

Cadavres exquis pour série noire

Le Show triste

Fabienne Cabado

Number 120 (3), 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24392ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cabado, F. (2006). Review of [Cadavres exquis pour série noire : *Le Show triste*]. *Jeu*, (120), 36–38.

Cadavres exquis pour série noire

Définir le travail de Catherine Tardif est une entreprise délicate, car il mêle les genres et fait éclater les frontières. Communément qualifié de danse-théâtre, on le dit atypique, inclassable. La signature est unique. L'esprit, inimitable. Dans une optique ethnographique et à contre-courant total du besoin d'innover à tout prix, la chorégraphe montréalaise creuse inlassablement le même sillon depuis qu'elle a fondé sa compagnie, Et Marianne et Simon. À chaque création, elle laboure la même terre et y sème ses graines de la même façon. Les fruits qu'elle en récolte sont toujours différents, mais ils dégagent tous le même parfum d'humanité : celui de la fragilité de l'être. Il en va du *Show triste* comme des pièces précédentes.

D'abord, Catherine Tardif s'entoure de personnes qu'elle aime et avec qui elle a envie de partager une aventure. Parce que ses créations sont avant tout une rencontre entre artistes, puis avec le public. Pour *le Show triste*, elle a fait appel à de vieux complices, danseurs et comédiens, professionnels aguerris. Ensemble, ils se sont adonnés à une bonne centaine d'improvisations autour du thème de la tristesse. Chaque fois, l'exercice a été identifié précisément selon la corde sensible qu'il avait fait vibrer dans la mémoire émotionnelle, sensorielle et corporelle de l'interprète. En effet, si une séquence est retenue pour figurer dans l'œuvre finale, c'est le ressenti du moment même de la création que Catherine Tardif exigera de retrouver sur scène. Ainsi, bien qu'elle ait développé sa propre gestuelle, c'est avec celle des autres qu'elle joue dans ses chorégraphies. Elle n'impose rien, elle orchestre. Agissant comme un maître d'œuvre, elle dirige ses artisans avec rigueur et détermination, leur demandant de se livrer en toute liberté. Guidant avec précision ses partenaires de création, elle définit le périmètre à l'intérieur duquel peuvent s'exprimer toutes les folies, comme dans les bandes dessinées de l'Américain Gary Larson par qui elle s'avoue influencée. Aussi, comme au temps où elle pratiquait les arts visuels et que sa force résidait à créer de la vie à l'intérieur d'un cadre. Un cadre tel une feuille blanche où les artistes écrivent ce que bon leur semble. Un carré de sable où surgiront toutes sortes de merveilles dont Catherine Tardif extraira la substantifique moelle pour construire sa pièce à la façon d'un grand cadavre exquis. En résulte une mosaïque de souvenirs et d'humeurs en mouvement, cristallisés

Le Show triste de Catherine Tardif
(Et Marianne et Simon/Danse-Cité, 2006). Photo : Nicolas Ruel.



dans l'espace-temps de la scène et de l'expérience artistique. Du thème de départ ne subsistent alors plus que quelques effluves dans une atmosphère globale aussi saisissante qu'insaisissable.

Une sorte de hippie réjoui traverse l'espace comme s'il courait le long d'une plage. Après un court conciliabule, trois comparses répètent plusieurs fois une séquence où deux hommes observent, impuissants, une femme en crise. Des bribes de conversation sans queue ni tête, un groupe assistant aux funérailles d'une chaussure sous la pluie, des personnages en imperméable et des scènes sorties tout droit de films noirs, musiques hitchcockiennes à l'appui : *le Show triste* présente une série de vignettes ani-

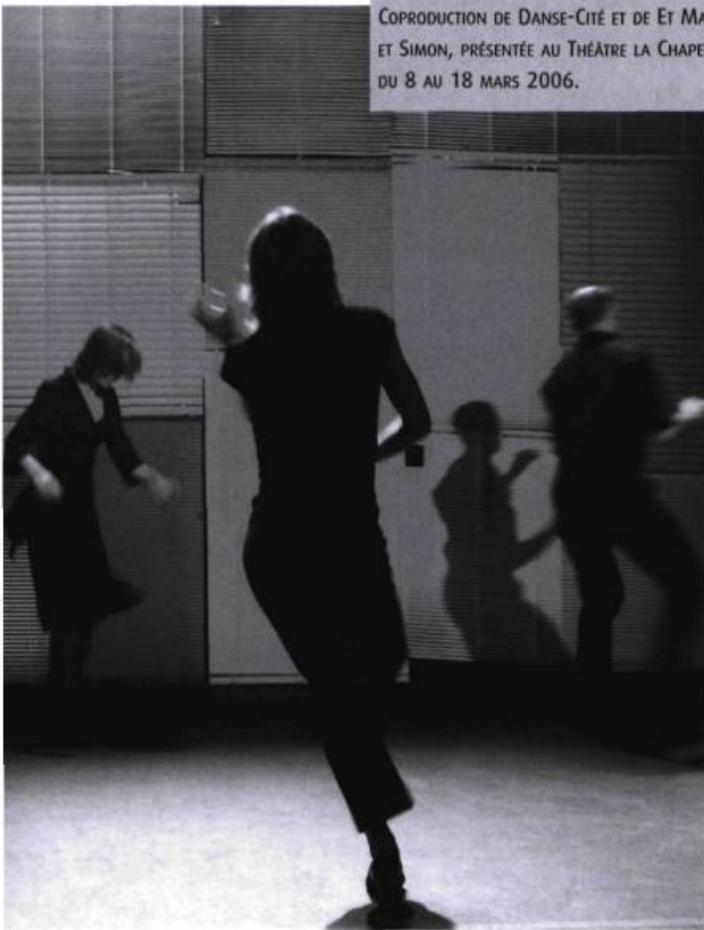
Le Show triste

CHORÉGRAPHIE DE CATHERINE TARDIF. COSTUMES
ET MAQUILLAGES : ANGELO BARSETTI ; ÉCLAIRAGES :
MARC PARENT ; DIRECTION MUSICALE : MICHEL F. COTÉ.
INTERPRÈTES : MARC BOVIN, SOPHIE CORRIVEAU,
ANNEBRUCE FALCONER, PETER JAMES ET GUY TRIFIRO.
COPRODUCTION DE DANSE-CITÉ ET DE ET MARIANNE
ET SIMON, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE LA CHAPELLE
DU 8 AU 18 MARS 2006.

mées, dont le seul lien logique apparent est le comique de situation et le plaisir des artistes. D'ailleurs, le sens au sein même d'une séquence est souvent dur à dégager parce qu'elle révèle un instant particulier dans une histoire dont on ne connaîtra jamais ni le début ni la fin. C'est pourquoi « absurde » et « délirant » sont deux autres termes qui viennent régulièrement qualifier les œuvres de Catherine Tardif. Mais l'émotion est là. Souvent aussi indicible que

prégnante, elle émane de la frontière ténue entre la raison et la folie, d'une zone sensible où se mêlent ombre et souffrances, et où l'âme cherche son équilibre.

Que se passe-t-il exactement sur scène ? Quelle lecture peut-on faire de ce qui est donné ? À chacun de trouver ses réponses. Catherine Tardif maintient volontairement un certain flou artistique de crainte qu'une indication trop précise n'empêche le spectateur de rentrer dans la pièce pour s'en approprier le sens. Certains, déconcertés, restent pourtant sur le seuil de la porte de ce qui leur apparaît comme les élucubrations insensées d'adultes en mal de maturité. De fait, l'ambiance générale est au rire franc, libéré de censure, que provoquent les situations grotesques ou absurdes, comme cette séquence où Peter James, affublé d'une combinaison ridicule, traverse la scène en retenant son souffle et demande de deviner ce qu'il fait, ou cet autre passage où il fait le poisson de dos et puis de face, indiquant qu'il aurait aussi bien pu le faire de profil. Dans ces deux scènes, les artistes s'adressent plus directement au public, comme pour lui rappeler qu'il est maître de ses interprétations et l'inviter à participer activement au délire.



L'objectif de la chorégraphe est d'établir la communication entre le plateau et la salle, de captiver le spectateur et de le renvoyer à lui-même en permanence, de l'intriguer et de le surprendre sans cesse pour le tenir en haleine et lui ouvrir des espaces intérieurs inattendus. Bien sûr, qui veut trouver du sens parvient à en créer. Mais les chemins que Catherine Tardif emprunte pour toucher son public semblent plutôt se situer quelque part dans les limbes entre inconscient et subconscient, dans une zone où l'on comprend les choses de manière instinctive et où le réel n'a pas besoin d'être cohérent pour être accepté. Un brin surréaliste, *le Show triste* use d'une grammaire semblable à celle des rêves. En marge des normes esthétiques, il s'apparente à une forme très sophistiquée d'art brut où la spontanéité et les instincts seraient savamment maîtrisés.

La présence des interprètes est totale, et l'événement a lieu. Mais s'agit-il de danse ? La gestuelle est si minimaliste qu'on pourrait en douter. Un court instant, AnneBruce Falconer exécute des mouvements clairement identifiables à de la danse, mais l'univers global est résolument théâtral, même s'il reste très physique et que la parole est peu utilisée. Le corps est à l'épreuve, indubitablement, mais dans sa dimension sociale et dramatique plus que kinesthésique : par l'intensité de sa présence, il livre des fragments de l'âme qui l'habite. Et comme pour en souligner l'universalité, les costumes, les éclairages, le décor ainsi que la musique concourent à créer du sens en multipliant les pistes de lecture ou en renforçant parfois une impression de base. Il n'y a unité ni d'action, ni de temps, ni de lieu ; l'histoire qu'on ne nous raconte pas est découpée à la façon d'un *story-board*, et le spectacle est monté de façon très cinématographique. En plus de la musique qui soutient très avantageusement l'action et des éclairages qui teintent et rehaussent les ambiances, la continuité est assurée par la présence quasi systématique, côté cour ou côté jardin, des protagonistes de la scène à venir. Un stratagème qui produit le même effet qu'une bande son en décalage avec l'image pour amorcer la séquence suivante dans un film. Comme au cinéma, la notion de temps est fluctuante, avec des variations dans la durée et dans le rythme des différentes scènes.

La gestuelle des pièces de Catherine Tardif porte la simplicité et parfois même les mal-adresses du geste quotidien. Avec un vocabulaire plus complexe, elle perdrait l'humanité dont elle veut témoigner. Les costumes n'ont rien de clinquant ni d'exceptionnel non plus, sans doute pour les mêmes raisons. Quant à la machinerie qui contribue à la magie d'une représentation, elle est largement exposée, comme pour rendre l'événement moins spectaculaire et accueillir le public comme un visiteur plutôt qu'un spectateur. Des projecteurs sont posés au sol de chaque côté de la scène, et les murs de la salle constituent le décor, dont le principal élément ajouté est un assemblage de stores horizontaux. Disposé en fond de scène en place du traditionnel rideau noir, il crée une coulisse à même l'espace scénique et laisse parfois entrevoir cette zone secrète de l'intimité des artistes, tout en symbolisant la part de mystère et d'innombrable qui existe en toute chose. ¶